

PIZZA MINT

she said, she said
« You don't know shit,
because you've never been there.»
she turned upon him,
took him by the hair,
spun him round about,
pushed him out,
laughing as he fell about,
sat down for a drink
in her fathers favourite chair.

KILL YOUR TELEVISION, NED'S ATOMIC DUSTBIN

1

D'un coin de la pièce, la télévision vomissait un flot épais d'images glaireuses, éclaboussant les murs crasseux d'une lumière vacillante et blafarde. Jaillis du canon cathodique, les photons criblaient mon visage décomposé et absent avec une continuité scientifique. Derrière le verre poussiéreux, un journaliste (télévangéliste du sacro-saint média) prêchait au milieu de ruines fumantes la divine parole du 20 heures. Enchevêtrement de corps perforés par l'acier et de gravats maculés de sang tandis qu'à l'autre bout de la pièce les Noir Désir déchiraient l'air lourd de leurs guitares acérées. L'instant d'un clignement de paupières, j'étais dans la luxueuse salle de bains d'une jeune femme blonde parfaitement calibrée pour nourrir la libido du consommateur passif. Baignée dans une clarté suave, la fille se savonnait avec une sensualité statistiquement étudiée. Noyée sous la surabondance d'images de bonheur synthétique et fade, la guerre qui ravageait l'Europe de l'est avait soudainement cessé. Sous le regard embrumé et distrait de millions de spectateurs, l'Essence Divine avait réalisé son miracle audiovisuel quotidien : prodige qui se révélerait n'être que supercherie au prochain journal télévisé. Mais qui, parmi cette foule uniforme de cerveaux liquéfiés par une émission massive de rayons gamma, dénoncerait l'escroquerie ?

Effondré dans un sofa au cuir taché, je déposais quelques feuilles de menthe sur ma pizza au chorizo. Ce geste tant de fois répété me projetait inlassablement dans le passé, à l'origine de tout. La réalité céda alors sa place à de tumultueux souvenirs dans une confusion d'émotions troubles. Je me revois encore, nu allongé sur ce même canapé. D'un regard vague je feuilletais les Inrockuptibles tout en écoutant « Everything's alright forever » des Boo Radleys. Quand soudain la sonnerie du téléphone fendit l'éther, éclipsant les mélodies vaporeuses. Etouffée par le bourdonnement de la cohue, la voix de Clara me parut distante.

- Salut Daniel.

- Salut Clara, je t'entends très mal. Tu m'appelles d'un satellite de Jupiter ?

- ...

- Clara ? Où es tu ?

- Daniel, je ... je pars.

- Clara ! Dépêche toi ! Le train est en gare !, beugla une voix rauque et anonyme.

- Daniel je t'en prie, oublie moi. Adieu.

- Clara !

- ...

Pour seule réponse je perçus le tintement suraigu et monotone de fin de communication. Le combiné se fracassa sur le carrelage rayé. Le yeux rivés sur le plafond lézardé, je sombrai dans l'abîme, observant le vide s'écouler sur mon âme. Je ne sais combien de temps j'avais refait le film de ma vie mais lorsque je me redressai la nuit était tombée. La lumière jaune des phares balayait la pièce, enfantant des ombres mobiles et éphémères. Sans prendre la peine de passer un slip, j'enfilai mon jean et un pull.

Dehors, le ciel des réverbères se livrait à une bataille inégale contre les trop nombreuses légions ténébreuses. Langue de feu qui lèche ma cigarette, fumée bleue qui s'étale mollement sur le pare-brise sale. J'avais à peine tourné la clé de contact que Sonic Youth se mit à hurler « Youth against facism ». J'augmentai le volume et accélérâi.

Depuis un quart d'heure je roulais sans but au hasard des rues et des jambes effilées et anonymes. L'estomac dans les talons, je quittai le boulevard pour un passage moins fréquenté. Flottant dans l'obscurité, une enseigne au néon crachait sa lumière froide sur l'asphalte. Les lettres U et E éteintes, on pouvait lire PIZZA MIN T. J'abandonnai la voiture en double file. Sous le hall du cinéma, trois filles ricanaient bruyamment. Pour éviter leurs regards avides rivés sur mon bas ventre, je parcourais distraitement les affiches de film. Dans la grande salle on projetait un reportage fumant : « In bed with Henri Vellier » nous dévoilait le goût prononcé de l'animatrice vedette pour la pédophilie.

- Hé ! T'as pas une cigarette ? Brailla une des filles entre deux bulles de chewing-gum.

- Si. Je plongeai ma main dans la poche du jean. Après un moment de réflexion, je lui tendis le paquet et dis « Tiens, j'arrête de fumer. »

- Merci. Moi c'est Caroline. Et toi ?

Je m'éloignai en souriant et pénétrai dans la pizzeria. Derrière le comptoir, la serveuse obèse me scrutait d'un regard vorace. Un long crayon de mine roulait paresseusement sous sa langue adipeuse. Elle écrasa sa chevelure jaune et grasse de ses doigts boursoufflés avant de se racler la gorge.

- Salut beau mec. Qu'est c'que ce sera pour toi ?
- Une pizza aux anchois et aux poivrons avec un peu de menthe.
- Avec quoi !?
- Non, rien.
- Luigi ! Magne toi l'cul ! T'as une Bolzano à préparer. Hurle-t-elle au cuisinier malingre.

La sueur dessinait sur sa blouse blanche de larges disques gris grandissant jusqu'à se rejoindre. Son odeur lourde et âcre se mêlait dans mes narines à celles du gorgonzola et de l'eau de Javel.

- Hé mon chou ! Tu rêvasses. J't'ai demandé si tu voulais boire quelque chose.
- Oui, une bière Weierstrass.
- T'es sûr qu'tu veux pas autre chose ? Susurra-t-elle tout en s'approchant, écrasant ses seins pesants sur le comptoir.

La réponse demeura au fond de ma gorge, figée par l'explosion. Mes tympanes éclatèrent sous le rugissement du métal hurlant. Soufflé par un nuage de feu, noyé sous une pluie de verre étincelant, je m'écroulai sur le parquet, inconscient.

Sous la lumière clignotante des néons décharnés, j'émergeai de mon coma recouvert d'éclats de carrelage et de plâtre. Un fin ruisseau de sang tiède coulait sur mon front, glissait sur mon nez, humectait mes lèvres pâteuses. Agrippé au comptoir, je me redressai douloureusement. Mais la vue du funeste spectacle me plaqua aussitôt au sol. A genoux, les mains crispées sur l'estomac, je dégueulai tandis qu'au fond de la salle, Jimi Hendrix entamait « Purple Haze ». La vomissure nauséabonde s'étala sur les gravats tachés de petites bulles écarlates. L'énorme serveuse était affalée sur le sol, ses cuisses difformes impudiquement ouvertes. Ses entrailles négligemment dispersées se mêlaient aux anchois, calamars, rondelles de chorizo et autres garnitures. Le crayon de mine qu'elle léchait si lascivement à l'instant se dressait hors de la bouche, profondément logé dans la langue gonflée et visqueuse. Au fond, la tête du cuisinier disparaissait dans l'ouverture béante et brûlante du four à pizzas. L'estomac purgé, je me ruai vers l'extérieur.

Une fumée lourde et opaque glissait sur le trottoir et les murs, réduisant le monde visible à une sphère de trois mètres de rayon. En quelques endroits où le brouillard de cendres était moins dense, on constatait les variations aléatoires du milieu extérieur. Instantanément l'explosion avait décomposé la rue atome par atome puis l'avait reconstitué en un chaos aliénant : mariages d'organes sanguinolents avec de gargantuesques cornets de pop corn, empilements de cadavres truffés de verre, hachés par le métal sonique. Titubant dans ce cauchemar de désolation, je retrouvai la voiture miraculeusement intacte. Le bruit du démarrage fut assourdi par le braillement suraigu des sirènes bleues. Braillements qui s'estompèrent une fois le virage passé. Le reste du retour fut rythmé par l'unique et léger clapotis du sang sur le cuir.

2

Accroché à la rampe branlante, je gravissais avec peine les marches grinçantes. Le souffle coupé, j'atteignais le palier du cinquième étage lorsque la minuterie s'éteignit. Coincée dans l'encadrement de ma porte, une silhouette embrasa une cigarette.

- Tu fumes trop Daniel.
- Frank ? ! Qu'est ce que tu fais là ? Je ...
- Laisse moi entrer. Je ne voudrais pas qu'on nous voie ensemble.

Frank sirotait une bière, calé dans le fauteuil défoncé, le visage quadrillé par le reflet de la mire multicolore.

- Tu veux parler du cinéma Atalante ?

- Oui, celui de la rue Bernouilli ou du moins ce qu'il en reste. Tu as des soupçons sur les auteurs de l'attentat ?

- Il s'agit sans aucun doute des activistes du Kurtnek. Depuis quelques semaines, ils multiplient leurs actions contre les pouvoirs opposés à l'Audiovisuel Saint. Ce soir même, ils ont dynamité les rotatives de Libération tuant une vingtaine d'employés.

- Mais qui sont ils ? Des miliciens ? Des agents spéciaux ?

- Non, pas du tout. Le Kurtnek est constitué de téléspectateurs tout à fait moyens mais convaincus que la télévision est d'origine divine et par conséquent que tout ce qui en émane est l'absolue vérité. L'individu qui a posé cette bombe au cinéma peut très bien être un sexagénaire veuf qui, voyant l'idole de sa défunte épouse roulée dans la boue, voulut clouer le bec de ces infâmes spoliateurs ou bien une jeune secrétaire éprise d'Henri Vellier qui ne supporta pas les odieux mensonges étalés sur la vie sexuelle du charmant animateur.

- Mais la police ou même le ministère de l'intérieur ne font rien pour stopper ces fanatiques ?

- Même les hauts responsables de l'état sont impuissants. D'après l'évolution des récents événements, le gouvernement devrait être dissous avant la fin de cette semaine, renversé par le Parti du Nouvel Ordre Moral.

- Le quoi ?

- Le PNOM est en réalité l'organisation administrative et politique (et par conséquent légale) du Kurtnek.

- Si c'est une blague Frank, je ne suis pas en état de l'apprécier.

- Pas du tout, le Kurtnek, conglomérat fondé en 1992, est dirigé par une poignée de milliardaires : l'américain William Coxeter, l'allemand Otto Eisenstein, le français Michel Cartan et Taniko Toda du Japon. Conscients du fait qu'ils pourraient, par l'intermédiaire du tube cathodique, asservir des millions d'individus passifs et influençables, il entamèrent dès le mois de mars une course au monopole audiovisuel. Course qui touche d'ailleurs à sa fin puisque ce groupuscule possède depuis peu la totalité des paysages audiovisuels américain, européen, russe et japonais. Le PNOM n'est qu'une manifestation locale d'un phénomène qui gangrène l'hémisphère nord du globe.

La tête entre les mains, je tentais laborieusement de tirer au clair les mots, les images qui s'entassaient dans mon crâne barbouillé. Ma bouche imprégnée du goût amer de la bière s'anima après que Morrissey eut fini de pousser ses vocalises sur « November spawned a monster ».

- Tu veux une autre bière Frank ?

- Non, il faut que je parte. Mais avant j'aimerais récupérer mon matériel.

- OK.

Les membres endoloris, j'allai péniblement jusqu'à la chambre. De sous une couverture, je sortais un grand sac noir au cuir râpé, extrêmement pesant. L'odeur fortement poivrée du bagage me remémora de vieux souvenirs. De retour au salon, j'aperçus Frank sur le seuil de la porte scrutant la cage d'escalier déserte.

- Tout va bien ?

- Non, je ne peux pas rester plus longtemps.

Il enfila sa veste en daim, recolla le sparadrap qui maintenait la branche de ses lunettes en écailles avant d'empoigner le sac que je venais de déposer à ses pieds. Son regard, sombre de gravité, s'arrêta sur moi. Avec l'humilité et la noblesse d'un roi en exil, il tendit sa main.

- Où comptes tu aller maintenant que tu es un reporter au chômage ?

- Je pars dès ce soir pour le Kenya, rejoindre un groupe d'intellectuels installés à Nairobi. Ici la situation est bloquée, il est devenu impossible de communiquer sans que les messages soient préalablement filtrés par le comité de censure de l'Audiovisuel Saint. L'hémisphère sud n'est pas encore soumis à la dictature cathodique, si la résistance veut agir efficacement elle doit se déployer dès maintenant dans toutes les nations encore libres. Au revoir Daniel.

- Au revoir Frank.

Appuyé contre la cloison, j'observai le corps de Frank disparaître graduellement à mesure qu'il descendait. Cette image céda bientôt sa place au craquement des marches vermoulues. Ce fut la dernière fois que je le vis et le dernier souvenir qui me vint à l'esprit.

3

Le film était déjà commencé. Mes yeux quittèrent avec difficulté l'écran aux couleurs chatoyantes et mouvantes pour s'égarer sur la pizza désormais froide. Un craquement que je pris d'abord pour le bruit d'une clé que l'on tourne dans une serrure éveilla en moi un soupçon. Mais la porte se pulvérisa dans un tonnerre effroyable quand je réalisai qu'il s'agissait du son du chargeur d'un fusil à pompe. Pris de panique, je fuis. L'unique sortie était obstruée par un meuble massif d'ébène, en fait une armoire de chair habillée d'un smoking noir, chemise blanche, lunettes fumées. J'aperçus mon visage livide dans le verre teinté légèrement incurvé. Sans en avoir conscience, poussé par mon instinct de conservation, je me précipitai dans la pièce la plus proche. Deuxième craquement et la porte de la chambre subit le même sort en soufflant une pluie d'échardes acérées. Ma main fébrile secouée de sursauts nerveux tâta, palpait sous le lit jusqu'à ce qu'elle rencontre l'acier lisse et froid. J'armai le colt 45 et tirai deux balles au milieu du trou béant. Un son lourd et étouffé succéda au rugissement de l'arme assoiffée de sang. J'avançai accroupi, la crosse glissait dans ma main moite, une sueur acide coulait sur mon front et s'insinuait dans le creux de mes orbites. Je poussai un cri étranglé lorsque les planches maintenues par une seule charnière s'écroulèrent sur mes épaules. Je fermai les yeux et inspirai profondément pour calmer l'animal palpitant qui se débattait entre mes côtes. Ma peur maîtrisée, j'ouvris les paupières et je le vis : il était sur le sol, adossé au vieux fauteuil. Son menton reposait sur son torse comme s'il observait l'écoulement sanguinolent des fontaines qui - jaillissant de sa chemise immaculée - mourraient avec un clapotis mat dans une flaque écarlate. Soudain, un troisième craquement. Incrédule, je fixai l'arme longue et luisante qui gisait à ma droite. Derrière le canapé se dressait la réplique exacte du colosse que je venais d'abattre. Le frère jumeau ajusta ses lunettes tout en grimaçant un sourire sardonique qui découvrit ses incisives. L'onde sonore - propagée par le canon - se matérialisa en une douleur fulgurante quand elle traversa mon épaule droite. Submergé par une rage bouillonnante - enfantée par la souffrance et l'effroi - je me ruai dans la pièce principale en déversant le contenu de mon chargeur avant de disparaître dans l'encadrement de la porte d'entrée. Je dévalai les marches quatre à quatre avec l'idée de me réfugier à la cave.

4

La lumière jaune des rares ampoules électriques ricochait sur les carrosseries arrondies pour se perdre dans les aspérités des murs suintants. Je descendis avec précaution les marches de pierre glissantes et m'accroupis sous l'escalier. Immobile, je sentais mon sang palpiter, chaque battement éveillant un éclair de douleur lancinante. Je tendis l'oreille et discernai la plainte étouffée d'un autoradio. Après quelques secondes, je reconnus « Bigmouth strikes again » des Smiths. Soudain la porte se fracassa contre le mur humide, mon agresseur n'avait pas été long à me retrouver. J'entendis chaque claquement de ses semelles avant d'entr'apercevoir sa silhouette anguleuse. Attiré par la musique, il avança lentement au milieu de l'allée, troublant l'eau des flaques qui s'épalaient sur le sol. Je surgis de ma cache, campé fermement sur mes deux jambes, le bras gauche tendu, le canon d'acier pointé sur son large dos. Mais au lieu d'une explosion sourde et métallique, le colt laissa échapper un misérable petit clic : chargeur vide. Le jumeau pivota d'un geste ample et pressa la gâchette. Le projectile mourut dans une portière dans un vacarme assourdissant. Les vibrations de la déflagration s'éteignirent sous les cris suraigus de la fille assise sur la banquette arrière d'une Fiat rouge. Je me ruai sur ma droite pour m'enfoncer dans ma voiture. La clé de contact glissait entre mes doigts engourdis. Douée d'une volonté propre, elle esquiva obstinément le trou de la serrure. Et puis quatrième craquement heureusement couvert par le ronflement rassurant du moteur. J'écrasai la pédale de l'accélérateur quand un

millier de lignes brisées rayèrent le pare-brise. Dans sa course aveugle, la voiture broya les genoux du jumeau qui disparut sous les roues dans un craquement humide.

5

L'air glacé de cette nuit d'octobre s'engouffrait dans l'habitacle par le trou béant du pare-brise. Les hauts réverbères, plantés régulièrement dans l'asphalte, surgissaient de part et d'autre de la chaussée promenant leur disque de lumière froide sur la carrosserie. Vert ... orange ... rouge. J'arrêtai la voiture à quelques mètres du carrefour pour regarder l'écran géant - fruit des réformes radicales du PNOM en matière d'aménagement du territoire - qui trônait sur le trottoir vide.

- ... bien secouer sinon la pulpe elle reste en bas. Nous interrompons le cours de notre programme pour vous diffuser un flash spécial ...

Le feu était passé au vert. J'appuyai sur la pédale d'embrayage et passai la première.

- ... complice du journaliste Frank Bouliissière, terroriste de sombre mémoire exilé au Kenya. Le suspect Daniel Bilajkovski a abattu de sang froid deux agents de la sécurité publique avant de s'enfuir à bord d'une Peugeot 205 grise immatriculée 965 VB 51. Les services de police font appel à la solidarité des loyaux citoyens que vous êtes pour participer à l'interpellation de ce très dangereux individu. L'audiovisuel Saint bénit les âmes des valeureux téléspectateurs désireux de faire régner l'ordre dans notre société libérale. Je vous laisse maintenant avec « Les Stars se couchent tard » animée par Henri Vellier et Sophie ...

Hébété par ce que je venais de voir, je n'entendis pas la voiture s'arrêter à ma hauteur. Je n'entendis pas non plus la vitre du côté passager s'abaisser. Le seul son que je perçus fut ce cinquième craquement.

FIN